



E. Loranger '84

Pâques au Sacré-Coeur

par Anne-Marie Alonzo

Vendredi Saint, 20 avril

Le jour est choisi. Je traîne des infections sérieuses depuis le 15 mars. Ce matin, jour de crucifixion, le tout s'aggrave. J'hésite, j'ai peur, je pleure (je connais les hôpitaux, j'abhorre les urgences, c'est, je me le dis, normal...). Ma mère appelle l'ambulance, direction Hôpital Sacré-Coeur. L'urgence est pleine à craquer. Papiers d'admission, première joie : l'ordinateur à qui on présente poliment ma carte inscrit *Alonzo décédée*. Pour un début ! Je ne suis pas cardiaque, mes parents non plus, c'est déjà ça.

J'attends.

Comme tout le monde.

Sur une civière au matelas de caoutchouc fait pour un derrière de singe. Dans le corridor. Près d'un sac de linge sale... qui pue l'urine à plein nez.

Mais je suis à l'hôpital (universitaire, ma chère, où j'ai été si bien opérée lors de mon accident en 1966... rien à craindre, tout à espérer), donc en sécurité et... je serai soignée.

Je l'ai été.

Ou du moins, dans leur vocabulaire à eux, ces travailleurs de la santé, j'ai dû l'être. J'ai dû ! Puisqu'on me l'a dit, assuré même. « Calmez-vous, relaxez-vous, vous êtes nerveuse... » Il n'y avait vraiment pas de quoi, j'aurais dû m'excuser...

L'attente est ce que l'on sait, une heure, peut-être deux, mais la civière est ce qu'elle doit et mes fesses... mais j'ai confiance.

J'attends.

Le (la ?) médecin passera dès que...

Une sorte de zombie accroche la civière du bout des doigts et m'entraîne... Nous éraflons les murs, cognons d'autres « patients » fort souffrants, renversons presque d'autres zombies venant en sens inverse (étrange comme ça me dérange moins !), bref, nous nous rendons à l'autre bout du corridor. Prises de sang (je préviens : je n'ai pas de veines ou du moins elles sont très fuyantes), hémocultures ; l'infirmier (eh oui, la profession « féminine » par excellence se détériore... ou s'émancipe, tout dépend du point de vue) fouille mes bras, s'énerve gentiment, peste contre mes veines, n'en trouve évidemment pas (j'avais prévenu !).

Pas de médecin en vue.

J'ai des crampes.

Pas d'infirmière non plus.

Décidément.

Ma mère tente d'en retenir une, tout le monde bourdonne, on n'est vraiment pas ici pour s'amuser (sic). J'ai des crampes à me couper le souffle. Je dois être gâtée ou impatiente ou chialeuse ou... mais j'aimerais bien (lire *beaucoup*) que quelqu'un daigne s'occuper de moi. Ma tête tape si fort qu'on croirait qu'elle va sauter.

J'attends.

L'infirmier revient. Il re-fouille mes bras, recherche des veines, l'urgence est calme, me semble-t-il, « a slow night ». Où est donc le maudit médecin ?

Je suis empoignée, tâtée, questionnée (plus ou moins, l'opinion de la malade compte si peu), re-tâtée aux mauvais endroits, j'ai beau leur dire que mon ventre, que ma tête surtout, ma tête s'il vous plaît (s'il faut que je me mette à supplier), c'est ma tête... Personne n'écoute.

Salle 15. C'est tout.

Le reste ne me regarde pas. Compris. Mon corps est votre corps. Disposez-en. Plus personne que ma mère. « La salle 15

est pleine, pourriez-vous rester dans le corridor pour le reste de la nuit ? Que c'est aimable...» Non, bien sûr, ça ne me dérange pas, si ça peut leur rendre service.

Je suis sûre que je deviens folle.

Je n'ai rien dit.

J'attends.

Samedi Saint, 21 avril.

La nuit a passé : levine (ce tube que l'on passe dans le nez, car j'ai, paraît-il, une gastrite), piqûre pour calmer (quoi, moi ou la douleur ?), le médecin passe, ne fait que passer. Diagnostic : infection des fibres musculaires de la hanche (ça, je le savais), infection urinaire (je le savais aussi, je commence à connaître les symptômes depuis 18 ans), infection sanguine (ah ? ! !), gastrite due à l'usage de trop d'anti-inflammatoires (débrouillez-vous avec votre collègue qui les a prescrits). Et mes maux de tête ? Il n'en sait rien, n'en a pas entendu parler ; la communication, je l'apprendrai assez vite, n'est pas monnaie courante dans un centre hospitalier. Ma tête, docteur. Il s'inquiète (ça semble leur arriver de temps à autre), me tâte minutieusement la tête, le front, le cou surtout. Verdict murmuré (que la patiente n'entende pas) : «Pas de ménigite».

Radios, piélographie, poumons, re-prises de sang, cultures d'urine.

J'attends. Le matelas m'a fait une rougeur aux fesses. Je fulmine, je n'ai jamais eu de plaies en 18 ans, nous n'allons pas commencer.

La fièvre a grimpé. Je tremble comme un moteur fatigué, je m'engueule avec l'infirmière (ça aussi ne fait que commencer), le spécialiste n'arrive pas, il devait être là à 8 h.

La matinée ressemble à la nuit, vacarme en plus. L'urgence prend vie.

Défense de boire (mais je dois boire, j'ai une infection urinaire !), pas de soluté, le spécialiste s'en occupera (mais quand ?). Je triche, ma mère et une amie mouillent généreusement une débarbouillette que je suce vingt fois de suite. Je me soignerai seule s'il le faut.

Les spécialistes arrivent en bande, six ou sept à la fois, à 14 h. Personne ne les avait prévenus. De l'inconscience, de l'incompétence ou de la négligence ?

Tout à coup, en l'espace d'une heure, tout est fait : changement de lieu, mise dans une sorte de lit avec matelas anti-plaies. Je m'exclame, c'est beau ! Comparé à la nuit qui vient de passer.

Imaginez une sorte de... Avez-vous déjà regardé *Mash*, l'émission de télévision ? Eh bien, la nouvelle salle ressemble un peu aux décors de *Mash*. Mais le lit-civière est doux, l'infirmière aux yeux bleus me sourit gentiment, je le jure. Tout est bien dans le meilleur des hôpitaux.

J'ai de la fièvre à faire crever un cheval. J'attends le microbiologiste, l'orthopédiste, l'interniste, le généraliste, le neurologue, le chirurgien, l'urologue qui doit passer...

Moi, je voudrais voir une psychologue !

L'ai-je dit ? Je ne suis pas encore hospitalisée (aucun des spécialistes déjà vus ne

veut le faire, je rebondis de l'un à l'autre et ça commence à faire mal où je pense), je suis à la *salle d'observation* de l'urgence, celle où l'on te fait croire que l'on te surveille jour et nuit au cas où... Il y a dix lits, j'ai le dernier contre le mur – ou contre ce qu'il en reste, un client plus enragé que moi en a arraché la moitié.

J'y passe six jours, autant de nuits. Ma mère dort sur des chaises droites, relayée une fois par cette même fidèle amie. Les infirmières sont en nombre restreint (les coupures, les temps partiels, etc.), elles ne suffisent pas, courent comme des perdus (certaines, une minorité soyons juste, font comme si elles l'étaient), font mille choses à la fois et se font (ah ! ces chers clichés) engueuler par une sorte d'orang-outang déguisé en homme des cavernes et qui se dit médecin.

Mes amies, ma mère, mes tantes sont chacune à leur tour à mon chevet. La confiance ne règne pas et la plupart des infirmières préfèrent me savoir entourée, sinon elles ne fourniraient pas. Je suis un cas de soins prolongés, disent-elles, et elles ne sont pas «équipées» – le mot est d'elles – pour s'occuper de moi *convenablement*.

Toujours pas d'hospitalisation. Je n'ai pas encore été assez observée... Ma mère est épuisée. Si j'étais dans une chambre, à un étage, n'importe lequel... On me bourre d'antibiotiques, on fouille encore mes veines pour rebrancher le soluté finalement installé et qui s'est coincé.

L'orang-outang lit un autre dossier que le mien et dit à ma mère que j'ai... il se reprend à temps, se rend compte qu'il s'est trompé de chemise : non, je ne suis pas en phase terminale de cancer.

L'homme à qui appartient ce dossier meurt dans la soirée.

Une femme asthmatique crache son âme, l'homme à mes côtés respire si peu et si mal qu'on dirait qu'il agonise, la petite du troisième lit a une phlébite au bras et une autre à la jambe...

Les nuits sont longues et la fièvre tenace.

J'y passe six jours et autant de nuits.

Il y a des infirmières dont la finesse me bouleverse : cette aide qui me lave les cheveux, celle qui me pousse à faire une crise de larmes pour que je me défoule, l'autre qui travaille tant que ses joues tournent au bourgogne, celle si douce qui en a mal au coeur de me piquer des veines absentes et celle qui continue à venir me voir lorsqu'enfin un de ces maîtres de la santé et de la vie daigne m'hospitaliser. Au septième jour, on m'offre enfin une «chambre privée» au 3^e étage.

12 juin

Je suis restée 21 jours au chic Sacré-Coeur. Je devrais appeler ce texte *Mémoires d'une personne alitée* (sic). Deux semaines après mon retour à la maison, je devais de nouveau me précipiter à l'hôpital et, cette fois, forcer les portes de l'urgence du Centre hospitalier Saint-Laurent. Une des infections n'était pas enrayée... un autre cauchemar commençait. **FIN**



Qu'est-ce qui attire autant
Christina et ses amies
au **Café Cherrier**
3635 Saint-Denis (à l'angle de Cherrier)
tél.: 843-4308